
**Analyser les 'réseaux sociaux' en tant que
dispositifs info-communicationnels :
une problématique**

**Analisar as 'redes sociais' como dispositivos
info-communicacionais : uma problemática**

**Analyse the 'social networks' as
info-communicational devices : a problematic**

Yves Jeanneret

Professeur des universités, Université Paris Sorbonne/Celisa
École doctorale Concepts et langages

Groupe d'analyse interdisciplinaire des processus d'information-communication (GRIPIC)

Résumé

Cette analyse est consacrée à l'étude des processus info-communicationnels liés à l'accession de certains dispositifs à la qualification de « réseaux sociaux ». Ce phénomène est replacé dans le temps long de l'innovation informatique, notamment à partir du couple de la réquisition (prémience du devoir-faire) et de la panoplie (montage tactique d'objets hétéroclites) et dans la perspective d'un double processus de singularisation des outils-marques et de mise en indistinction de l'outil, du média, du document, de la relation sociale et des normes culturelles. Quatre problématiques de recherche centrées sur la dimension documentaire et médiatique des dispositifs info-communicationnels sont décrites pour envisager, dans la lignée de travaux collectifs menés récemment en France, l'arrivée de ces dispositifs micro-documentaires comme un épisode dans le projet de transfigurer notre environnement culturel, comme un état défini de la relation entre média et texte, comme un moment dans l'économie politique de la circulation des savoirs et comme une mise en question de la relation entre le travail de recherche et l'innovation techno-industrielle.

Mot-clés: réseaux sociaux ; dispositifs micro-documentaires ; circulation des savoirs

Resumo:

Esta análise é dedicada ao estudo dos processos info-comunicacionais ligados à ascensão de certos dispositivos à qualificação de «redes sociais». Este fenómeno é reposto no tempo longo da inovação informática, notadamente a partir da dupla requisição (preeminência do *dever-fazer*) e panóplia (monragem rática de objetos heteróclitos), na perspectiva de um duplo processo de singularização das ferramentas-marcas e da distinção da ferramenta, da mídia, do documento, da relação social e das normas culturais. Quatro problemáticas de pesquisa centradas na dimensão documental e militância dos dispositivos info-comunicacionais são descritas visando, na linha de trabalhos coletivos conduzidos recentemente na França, a chegada destes dispositivos micro-documentários como um episódio no projeto de transfigurar nosso ambiente cultural, como um estado definido da relação entre mídia e texto, como um momento na economia política da circulação dos saberes e como um questionamento da relação entre trabalho de pesquisa e inovação techno-industrial.

Palavras-chave: redes sociais; dispositivos micro-documentários; circulação dos saberes

Abstract:

This analysis is concerned to the studies of info-communicational processes related to the insertion of some devices to qualify 'social networks'. This phenomena is replaced over the computing innovation time, especially from the pair request (preeminence of 'must to do'), and the panoptic scheme (tactical assembly of heterogeneous objects); and the prospect of a double process of making singular tools to cyber-network and the indistinctness among these tools, the media, the document and the social and cultural norms. Four problematic dimension of research focused on documentary and media info-communicational devices are described, at collective line of works conducted recently in France: the arrival of these micro-documentaries devices as an episode in the project to transfigure our cultural environment; as a state of relationship between media and text; as a moment in the political economy of the circulation of knowledge; and as a way to questioning the relationship between research and techno-industrial innovation.

Keywords: social networks; micro-documentary devices; knowledge circulation

Parler de « réseaux sociaux » évoquer naguère des relations, de l'influence, du militantisme. En quelques années, du moins en France, cette signification a été éclipée : les « réseaux sociaux » qui obsèdent les médias sont

des dispositifs matériels de communication sur l'internet. Les chercheurs avaient déjà observé il y a cinq ans que « La participation sociale connaît, dans et par les blogs, un *avatar éditorial* » (CANDEL ; JEANNE-PERRIER, 2007, p. 58) ; ce fait d'observation accède aujourd'hui au statut d'évidence lexicale. Il est devenu nécessaire de préciser « réseaux humains » pour se faire comprendre si l'on veut désigner des solidarités, de l'engagement collectif, de la relation. L'objet de cet article est d'essayer de comprendre ce que sont vraiment ces structures médiatiques et technologiques, telles MySpace, Facebook et Twitter, pour citer des plates-formes qui ont connu un succès particulier en France¹. Et surtout comment elles en sont venues à occuper dans les esprits la place des catégories sociologiques.

Pour décrire ici certaines problématiques de recherche vivantes dans les sciences de l'information-communication françaises, j'aborde ces objets avec deux partis pris. Le premier consiste à ne pas dissocier les formes médiatiques et textuelles de l'univers de représentations et d'imaginaires qui accompagne ces dernières : définir ces dispositifs comme étant par eux-mêmes des réseaux sociaux, c'est-à-dire par métonymie, ne permet pas de décrire concrètement leur fonctionnement ; mais le fait qu'ils soient qualifiés ainsi par les acteurs les plus divers est un trait structurant de leur portée culturelle. Le second choix est de me placer à une échelle d'analyse assez large pour considérer la lignée technique et symbolique dans laquelle ceux-ci s'intègrent sur plusieurs décennies. J'essaierai d'identifier certaines grandes stratégies de problématisation des objets et des pratiques qui me semblent se dégager de ces recherches.

Je propose de reconnaître quatre grandes façons d'élaborer cet objet concret en objet de recherche (DAVALLON, 2004), qui consistent à envisager les « réseaux sociaux » comme un épisode dans le projet de transfigurer notre environnement culturel, comme un état défini de la relation entre média et texte, comme un moment dans l'économie politique de la circulation des savoirs et comme une mise en question de la relation entre le travail de recherche et l'innovation techno-industrielle.

Ces approches sont celles qui se centrent en recherche sur la dimension info-communicative des pratiques abordées à partir des notions de média et de document ; il existe évidemment beaucoup d'autres points de vue, techniques, sociologiques, psychosociaux, etc.

1. Un épisode particulier d'une saga thaumaturgique

Je me permets d'ouvrir cette réflexion avec un récit d'expérience. Dans le cadre des rencontres que j'ai pu avoir au fil de deux décennies avec les interlocuteurs sociaux de l'université (industriels, politiques, militants, etc.) j'ai pu constater trois processus parallèles : le retour de certaines arènes fondamentales accompagnant la réflexion sur la communication, le déplacement des équilibres dans les modèles intellectuels de référence et la concentration de l'attention sur certains dispositifs qui, tour à tour, à des moments différents, avaient la vertu d'apparaître comme le lieu véritable de la communication. Je peux citer par exemple *l'interactivité*, le *on-line*, le *web 2.0*, les *réseaux sociaux*. Il s'agit d'entités qui concernent des niveaux différents du processus de communication – j'y reviens ci-dessous – mais que réunit leur capacité d'être crédités de plus de réalité que d'autres.

Très souvent, cette focalisation du regard, tournant parfois à la sidération, prend la forme de la « réquisition » (LABELLE, 2007) : le sentiment qu'on a affaire aux véritables lieux de la communication, qu'il faut « y être », accompagné d'un certain désarroi quant à la façon de concrétiser une action. Je n'ai donc pas été surpris lorsque, menant récemment une campagne d'entretiens avec des acteurs dans le cadre de la création d'une chaire, j'ai entendu des responsables de musées, des consultants d'agences de publicité, des journalistes m'expliquer qu'il était indispensable d'intervenir sur les réseaux sociaux parce que là se rencontrait le public jeune, tout en faisant part de leur perplexité sur ce qu'une institution ou une entreprise pouvait bien y faire. Dans le même temps, une étudiante intervenait au début d'un de mes cours pour annoncer à la promotion l'organisation d'une soirée d'initiation à Twitter destinée à pallier le trop faible usage de cet outil dans l'école et, devant mes questions, l'une de ses camarades révélait que s'il fallait absolument fréquenter ce type de réseau, c'était parce que les recruteurs excluent ceux qui ne le font pas. Peu après, une étudiante de master, concluant une formation approfondie aux théories et métiers de la communication, évoquait dans son mémoire « un monde dont on parle beaucoup et dont la nouveauté semble quelque peu intimidante », ajoutant « nous sommes considérés comme des nantis du numérique ou *digital natives* [...] et pourtant, le tweet nous est moins familier que le magazine d'actualités hebdomadaire acheté en kiosque ».

Ces anecdotes n'entendent pas suggérer que la position dominante de fait occupée actuellement par certains de ces dispositifs serait artificielle ; elles invitent à élargir le cadre d'analyse pour placer ces innovations récentes dans la lignée d'une succession d'innovations et de réquisitions plus anciennes et les aborder comme un composite (LE MAREC, 2002) qui lie univers de discours, propriétés pragmatiques des dispositifs, imaginaires de la visibilité sociale, entôlement des acteurs et dynamique des échanges communicationnels. Je souligne deux phénomènes qui marquent aujourd'hui l'évolution des rapports entre innovation médiatique et usages : d'une part, ces outils, qui sont aussi des marques (je les nommerai désormais « outils-marques »), accèdent à une position hégémonique de fait inaccoutumée dans un monde où l'usage est d'ordinaire gage d'imprévu et de différence ; d'autre part, les usagers, promus comme acteurs volontaires d'un « *empowerment* » ambigu (Bouquillon et Mathews, 2010), sont mis au travail (Dujarier, 2008) comme jamais. Ces tendances ont pour effet de rendre illusoire l'effort déployé naguère pour distinguer l'espace des dispositifs, celui des usages et celui des « discours d'accompagnement », qui manifestement entretiennent de multiples interdépendances.

Le couple particulier des pratiques et de dispositifs déterminés qui les stimulent produit un effet conjoint de singularisation et de confusion paradoxal mais explicable. La singularisation résulte du fait que ces outils-marques acquièrent une présence qui les détache de l'espace global des médias informatisés (usuellement ici décrits jusque là comme les « (N)TIC », appellation qui recule nettement). On en prend conscience en mettant en série des formules qui se sont successivement banalisées : naviguer sur le web, faire un Powerpoint, googueliser, aller sur Facebook, tweeter (verbe).

Bien entendu, la banalisation des produits en outils-marques n'est pas propre aux médias informatisés, rémoins les expressions comme « ouvrir le frigidaire » ou « coller un post-it ». Mais ce processus prend ici un tour particulier car il qualifie des entités qui se posent comme un univers et non seulement comme un outil : être sur Facebook incarne une forme de vie différente du fait de créer un site internet. Aussi la singularisation débouche-t-elle paradoxalement sur l'indistinction, car il est très difficile de savoir si ce qui est désigné par la catégorie générique « réseaux sociaux » est un appareil technique, un support, un protocole d'échange, un collectif, une culture. C'est la forme particulière que prend l'idée d'une relation privilégiée entre

un outil, une forme médiatique et une culture, une « médiagénie » particulière définie comme « la rencontre entre un média et un type de discours, d'écriture et/ou d'édition, le premier étant particulièrement bien adapté à la communication du second » (AïM, 2006 : 35). C'est ainsi que, l'on assiste en quelque sorte à l'élection d'un outil au rang de média et même de culture médiatique. On sait que les objets les plus divers sont aujourd'hui crédifiés de la qualité de médias (PATRIN-LECLERE, 2005) ; ce « devenir média » relève d'ordinaire d'un processus de métaphorisation faisant de la ville, du magasin ou de l'entreprise un média (BERTHELOT, 2005). Ici, c'est par métonymie qu'une panoplie documentaire en vient à occuper la place de toute une culture médiatique. C'est ainsi que dans le discours des acteurs, les « réseaux sociaux » sont mis en parallèle non avec un autre site, mais l'Internet lui-même, comme lorsqu'un interviewé déclare : « je ne vais pas sur Internet, je suis sur Facebook ».

Les études sur les écrits d'écran comportent une observation ethnographique des pratiques de lecture-écriture qui commence souvent par un regard éloigné sur les écrans. Lorsque la fréquentation du web s'est répandue socialement, à la fin des années quatre-vingt dix, l'observateur qui entrerait dans une salle de consultation voyait des écrans très différents, qui de loin manifestaient clairement des modalités et des niveaux d'appropriation de l'hypertexte et du graphisme très différenciés. Lorsque les logiciels d'édition courante (CMS, « gestionnaires de contenus ») sont apparus, la généralisation de certaines mises en page, librement inspirées de la Une de presse, trahissait un certain mimétisme des écritures compensé par l'hétérogénéité des esthétiques graphiques. Il y a deux ou trois ans – le phénomène paraît refluer – on pouvait entrer dans une salle d'ordinateurs et voir partout l'écran blanc ponctué de vignettes, comme s'il était naturel de s'installer devant l'écran pour aller sur Facebook. Or, comme on l'a vu, il s'agit d'une marque très particulière, dans la mesure où elle incarne à la fois un média, un type d'outil, un mode de communication et un espace de rencontre. L'indiscernabilité croissante des paliers de médiation n'est d'ailleurs pas propre à tel outil, ni même à ce que certains appellent le « micro-blogging » ; elle caractérise beaucoup plus généralement une culture actuelle de l'écran (BO-NACCORSI, 2012). Penset ensemble les discours qui annoncent cette nouveauté et l'ingénierie des dispositifs qui lui donne corps éclaircissent cette dialectique entre l'autonomie croissante des outils-marques et le caractère indiscernable

des catégories de médiation. Le lien qui unit innovateurs techno-industriels, militants de l'expérimentation sociale et journalistes en quête d'actualité explicite la nécessité de réactiver constamment un imaginaire récurrent à portée mythique, au rythme de l'apparition de produits nouveaux. Dans ce cadre prolifère un lexique qui a pour particularité d'autoriser un glissement métonymique constant entre substrat matériel, écritures, usages, logiques sociales. Portons attention à la formule « réseaux sociaux ». Première remarque : celle-ci est constituée d'entités très connues, nullement novatrices, qu'on peut même considérer comme tautologiques. L'Internet est un réseau de réseaux, la communication est un fait social. À cet égard, la formule « réseaux sociaux », présupposant l'existence d'une réalité non définie, est une déclinaison de ce qui a fait le succès de « la société de l'information » (LABELLE, 2001) : de la même façon que toutes les sociétés reposent sur les pratiques info-communicationnelles, les réseaux sociaux ne sont pas plus des réseaux que le web et ne sont pas plus sociaux que n'importe quelle production médiatique. On a bien affaire à une « inscription figée qui joue un rôle dans l'affirmation d'un être particulier, cette nouvelle société à la fois évidente et fuyante » (LABELLE, 2011 : 37). La polysémie du terme « réseau » (il désigne des objets très différents, d'un protocole informatique à des relations d'influence) et sa polyvalence (il peut servir à tout, de l'échange de savoirs aux pratiques mañeuses) sont connues de longue date, notamment son aptitude à placer sur un même plan la technique, le langage et la société (Souhier, Jeanneret et Le Marec, 2003). Celle-ci apparaît de façon spectaculaire dans des contextes socio-politiques comme celui du Brésil, où la formule (*Redes sociais*) prend une force culturelle et militante spécifique (MARTELETO ; THIESEN, 2008 ; COUZINET ; COURBIERES, 2011). Dans le champ de l'ingénierie des dispositifs informatisés, l'adjectif « social » connaît aujourd'hui dans cet espace de discours une usure (une carachèse) qui traduit la promotion dans différentes sphères sociales et économiques de la technologie des bases de données partagées : indexation sociale, curation sociale, livre social, télévision sociale. Pour autant, le terme ne perd pas sa force symbolique, puisqu'il peut se trouver associé voire placé en équivalence avec des catégories extrêmement lourdes de la pensée philosophique et anthropologique, comme la « communauté ». La fabrication de plates-formes d'échange documentaire simplifié cite toutes les figures du collectif, de l'effcience du fonctionnel à la transcendance de l'identitaire.

2. Un dispositif info-communicationnel qui ne dit pas son nom

Pour résumer, le tableau très schématique qui a été esquissé ci-dessus invite à replacer l'arrivée des dispositifs intitulés « réseaux sociaux » dans une perspective longue et à les considérer comme un moment de plusieurs dynamiques sociales : ingénierie des formes médiatiques, vie des imaginaires sociaux, développement des formes d'échange social, émergence de figures du collectif. Autant de phénomènes qui relèvent d'une temporalité plus longue que leur surgissement. Mais un examen attentif des dispositifs info-communicationnels (COUZINET, 2009) dans leur matérialité observable est indispensable dans la mesure où tout cet univers de pratiques, de représentations et de formes de vie s'accroche d'abord à l'usage répandu de ces dispositifs.

Ici comme ailleurs, « Privilégier une approche communicationnelle implique d'envisager le dispositif dans ses formes et ses contenus, dans les moyens qu'il emploie et les mécanismes qui assurent son fonctionnement³ » (COUZINET, 2009 : 20). Or, comme on l'a vu, ce n'est pas l'idée de « réseau social » qui peut nous aider à identifier la façon dont fonctionnent ces dispositifs. Il faut essayer de discerner une pragmatique communicationnelle pour savoir si, par-delà la répétition de motifs sociaux dans la longue durée, ils peuvent contribuer à déplacer les pratiques. On constatera, à l'examen, que ces déplacements sont significatifs voire décisifs. Le fait que ces innovations baignent dans une sorte d'écosystème idéologique ne signifie donc pas que leur arrivée n'affecte pas de fait les différents plans de réalité précédemment évoqués : matérialité des échanges, nature des langages, orientation des discours, dynamique des socialisations. Mais pour comprendre en quoi elle le fait, il faut distinguer les plans de médiation qui ont été jusqu'ici mêlés et d'abord regarder de près en quoi consistent les dispositifs eux-mêmes. Et donc relier délibérément l'étude fine des médiations écrites de l'information avec l'émergence de nouvelles définitions de l'identité individuelle et sociale (GOMEZ-MEJIA, 2011) tout en replaçant celles-ci dans la perspective de temps long de cette dialectique entre formats documentaires et figuration du lien social (WRONA, 2012).

De ce point de vue, la création de ce type de dispositif relève d'une intervention dans le cours des communications sociales qui exprime une prétention de fait à les conditionner, à les instrumenter et à les régir. Les conditionner,

c'est-à-dire configurer des situations de communication qui se spécifient en termes de langages mobilisés, d'espace-temps des échanges, de rôles définis, de modalités de conservation, de dissémination et de transformation des textes. Les instrumenter, c'est-à-dire offrir des formats d'écriture, du matériel signifiant automatisé, des protocoles de reformulation. Les régir³, c'est-à-dire mettre en place des modalités de délégation de l'énonciation, de collecte des textes et de publication des contributions qui assure l'emprise des acteurs de la plate-forme sur l'image du texte et les modalités de l'échange médiatique. Abordé de point de vue, le travail du design informatique n'opère pas en rupture avec les disciplines de l'archive, celles qui définissent le geste éditorial, le commentaire, la médiation documentaire, mais au contraire dans un jeu de reprise, reconfiguration, optimisation de ces structures.

C'est pourquoi une description empirique des « réseaux sociaux » demande qu'on les redéfinisse comme des dispositifs d'instrumentation des échanges documentaires d'une nature particulière, que je désignerai ici comme dispositifs micro-documentaires. Ce qu'ils exploitent, régissent et instrumentent, c'est la transmission rapide de messages courts, la création de collections partagées de type anthropologique (DOUEHI, 2008), c'est le montage standardisé d'ensembles unissant le texte, l'image, le formulaire, le pictogramme, la citation. Il s'agit d'une configuration très dense et hautement automatisée de « petites formes » (CANDEL, JEANNE-PERRIER ; SOUCHIER, 2012), formats d'écriture préformés, compacts et standardisés, combinés dans une logique de fragmentation et de miniaturisation extrêmes. Ces outils d'écriture automatisés permettent la mainmise du non-spécialiste sur des gestes documentaires simplifiés et minimaux de collecte, de conservation, de transmission et de classement d'unités textuelles et documentaires rendues accessibles, non pour une médiation institutionnelle de savoir, mais pour l'exercice de prédilections individuelles et collectives diverses. Une sorte de cabinet de curiosités appaillé.

Mais on l'aura compris, ces objets ne sont pas perçus comme tels par la plupart des sujets qui les pratiquent. L'épaisseur des médiations sémiotiques, logistiques et documentaires est rendue invisible par son matériel très banal au bénéfice d'un espace de rencontre où s'échange de la parole, se crée de la communauté et s'entretient de la visibilité. Tout cela se structure en un complexe média-texte particulier, qui repose à la fois sur les propriétés matérielles et logistiques du support et sur les principes sémio-

tiques, rhétoriques et poétiques d'une forme d'expression.

Ainsi envisagés, ces dispositifs s'inscrivent dans une série historique. On voit d'abord qu'ils ne sont pas si différents de « générations » médiatiques précédentes. Le transfert vers les amateurs des outils et gestes propres aux différents métiers de l'information et de la communication est une tendance bien identifiée de longue date dans les écrits d'écran, par exemple à propos de la culture professionnelle des typographes (SOUCHIER, 1996) ; elle s'est toujours accompagnée d'une forme de vulgarisation de ces gestes ; la fragmentation du texte et sa circulation par reproduction sont au cœur de l'informatique depuis les débuts du traitement de texte ; la décontextualisation des énoncés était déjà le problème majeur posé par les expériences de l'hypertexte ; l'abstraction des formes permettant leur reconfiguration constante a joué un rôle déterminant dans le génie logiciel « dynamique » permettant d'adapter sans cesse les objets documentaires aux usages ; la délégation d'énonciation et l'anthologie caractérisaient tout aussi bien les plates-formes participatives (TARDY ; DAVALLON, 2012). De ce point de vue, les « réseaux sociaux » apparaissent surtout comme la continuation du projet d'informatisation de la société par d'autres moyens.

D'autre part, l'arrivée de ces dispositifs matérialise un certain type de prédilection dans la représentation du potentiel info-communicationnel des médias informatisés : elle trouve sa place dans une série. Quand on prend un recul sur plusieurs décennies, on constate que ces prédilections ont fait l'objet de valorisations différentes et d'instrumentations successives. Ces basculements expriment des engouements successifs qui valent définition du social. Après le temps de la combinatoire de données (« hypertexte ») est venu celui de l'immersion illusionniste (« virtuel ») puis des écritures créatives (« multimédia »). Les années 2000 ont vu rejeter le visuel comme clinquant et revenir en force le texte au kilomètre : l'essentiel était la valorisation de l'écriture collaborative qui, pour se déployer, demandait le traitement massif de la chaîne de caractères. Nous sommes aujourd'hui, avec Facebook et Twitter, dans un régime du contact, où ce qui compte est l'immédiarité du geste : c'est le triomphe du « *poke* », du « *fl* » et du « *tag* ».

Ces différentes évolutions manifestent malgré tout une tendance générale. Elles affectent la relation entre les différents paliers de structuration de l'échange info-communicationnel. L'intégration des différents types de

signes sur un même support technique et l'usage constant du trompe-l'œil redistribuent les rapports et les hiérarchies entre les entités et leur niveau d'intégration. Avec les « réseaux sociaux » s'affirme une hiérarchie et des emboîtements particuliers entre des paliers bien connus du processus de communication, la situation, le format, le signe, le texte, le discours et le document. L'énonciation est minimale parce qu'elle est contrainte par le volume du texte et sollicitée par l'aisance du geste de désignation. Le couple du lien fonctionnel (logistique) et de la désignation (détictique) domine, si bien qu'il est plus aisé de collecter et de signaler que d'argumenter ou de raconter. La collection de monades constamment recomposées (WRONA, 2012) définit un régime de représentation du social où tout, savoir, figure et appartenance, tout sauf les cadres du dispositif, devient labile.

À cet égard, ces plates-formes documentaires minimales apparaissent comme un aboutissement du principe de la panoplie (LABELLE, 2007 ; 2011) qui déploie une collection de scénarios d'interaction hétérogènes mais tous standardisés. La panoplie ne relève pas d'un projet global de maîtrise du social mais d'une tactique de dissémination de petits scénarios de pratiques à travers les outils. C'est ainsi que dans les panoplies intégrées de la « plate-forme », les notions de discours, de texte et de document deviennent évanescences ou indécidables : la discursivité est rendue malaisée par la proscription du développement, la textualité se déplace du propos vers le cadre d'écriture et le document tend à se cristalliser en profils, vignettes et billets. Dans un tel univers prédominent le geste de désignation, l'énonciation minimale, le partage des objets déjà construits par d'autres, le recyclage de documents produits dans l'espace privé, la capture de discours médiatiques au bénéfice d'un flux de communication de second niveau, ce qui contribue à une définition du rapport info-communicationnel dans lequel la dimension pratique du contact prime sur la dimension culturelle du sens. Cela ne signifie évidemment pas qu'une pensée sociale ne serait pas à l'occasion élaborée à travers ces échanges, qui bien souvent donnent une visibilité à des interprétations jusque là inaccessibles ; mais le dispositif conditionne fortement le tour que prennent le commentaire et l'évaluation, souvent marqués par l'humeur, la conivence et l'ironie (JEANNE-PERRIER, 2011).

Pourant, l'analyse des médiations reste décisive, car les « réseaux sociaux » sont un lieu d'expérimentation dans l'art des transmutations sémiotiques, manifestant la puissance des opérations que permet le jeu entre les diffé-

rentes couches de l'inscription sur les médias informatisés. Ces dispositifs sont nés de métaphores structurantes dont l'origine est souvent la pratique documentaire ordinaire (portrait-carte, album de photos, fiche signalétique, trombinoscope, télégramme) déplacés vers de nouveaux espaces sociaux et surtout dotés de nouvelles fonctions, mais leur conception procède du montage (ZINNA, 2004) de protocoles logiciels déjà existants qui sont assemblés en panoplies disponibles et condensées. Cette énonciation éditoriale (SOUCHIER, 1998) d'une nature particulière assure une saisie d'unités sémiotiques diverses qui peuvent être assemblées, traitées, cumulées, complétées grâce au jeu que permet l'inscription entre le code du programme, le calcul, la base de données, le design graphique des « interfaces ». Ainsi les actes d'écriture peuvent-ils être compris pour faire apparaître des scores ; l'activation de signes (cliquer sur un pictogramme « Like » ou sur la photographie d'un membre inscrit) peut être réécrite comme une figure sociale (popularité, amitié, communauté) ; l'accès à des collections de formulaires peut être présenté comme la preuve de relation. *Unel est devenu l'ami de Unelle*, dit « l'alerte ». Ainsi, cet univers d'inscriptions circulantes constamment redécoupées et recomposées bascule sans cesse entre trois régimes de sens différents : celui de l'écriture, qui incarne un geste et suscite une lecture, celui de l'indice, qui révèle ou trahit une pratique et celui de la trace, qui s'offre à toutes les surveillances.

3. Des outils-marques au sein d'une économie politique de la trivialité

Dans un tel contexte, où les petites formes se recomposent sans cesse, c'est la trajectoire des objets qui domine, en même temps que la grammaire des petits gestes qui entretient le contact. Mais parallèlement s'affirme une industrie du texte et du média qui répand et normalise des formes, des formats, des scripts d'action, des routines discursives (CANDEL ; JEANNE-PERRIER ; SOUCHIER, 2012). Dans un tel contexte, on comprend que puissent se déployer ensemble le symbolique qui relie et le diabolique qui divise. Ces outils engagent toujours plus l'entretien d'une communication relationnelle et créatrice de connivence, tout en morcelant, en uniformisant et en banalisant les modalités de l'énonciation.

Si l'on prend un recul, la place qu'occupent aujourd'hui ces dispositifs mi-

cro-documentaires dans l'espace médiatique des écritures en réseau (parfois qualifié de « self-media ») correspond à un stade actuel de développement des industries de la communication. Le modèle classique de la production de masse, l'« industrie culturelle » décrite par les théoriciens de l'École de Francfort, repose sur une prétention communicationnelle particulière concentrée dans la force du média et du texte comme lieu de déploiement d'une rhétorique et d'un imaginaire. La fabrique de rêves d'Hollywood et de Disney consiste à offrir des produits culturels conçus pour avoir toutes chances de rencontrer les goûts d'un public que les spécialistes ont appris à observer et à anticiper. Les « réseaux sociaux » incarnent un tout autre modèle des industries de la culture et de la communication, entièrement indifférent au contenu des messages et fondé sur la capacité à faire de certaines médiations le passage obligé de la socialisation et de la visibilité.

Louis Marin analysait la façon dont l'historiographe du roi avait pu accrédi-ter l'idée de sa propre nécessité en convaincant le politique que cette écriture capte le public (MARIN, 1981). La plate forme micro-documentaire Facebook est parvenue à se faire momentanément l'historiographe d'une génération, non parce qu'elle en aurait écrit l'histoire, ce qui lui est indifférent, mais en imposant peu à peu l'idée que passer par cette médiation était indispensable pour entrer dans l'espace visible du « self-media ». Le récit reste un piège dans l'univers de la réquisition (LABELLE, 2011), qui porte une conception de la communication comme lieu où s'exposer et non comme message à transmettre. D'ailleurs, c'est ce qui explique le rôle particulier que jouent ces plates-formes micro-documentaires dans l'émergence d'un espace de visibilité où la position d'amarateur reconnu devient un moyen de conquérir le statut d'expert, si bien que la contribution bénévole est difficile à distinguer de la démarche de carrière. Dans certains cas même, la mise en exposition d'une certaine « extimité » (TISSERON, 2001), cette intimité surexposée – intimité avant tout documentée – est la voie choisie par les individus pour conquérir au prix d'une véritable conduite à risque, la notoriété médiatique et professionnelle (JEANNE-PERRIER, 2012).

Comme l'écrit Estrella Rojas, qui fonde ses recherches sur la nature documentaire de Facebook, « [les] médiations documentaires sont instrumentées par des dispositifs socio-technico-cognitifs [...] Sur la plateforme de réseau social numérique Facebook, le partage documentaire est désormais placé au cœur des pratiques des membres, tout en restant étroitement entrelacé

aux pratiques relationnelles » (ROJAS, 2009 : 2). C'est ce qui explique la portée culturelle et politique des pratiques qui émergent, non d'un dessin concerté, mais des modalités mêmes d'une pratique du texte qui noue identité personnelle, catégories culturelles et espaces de pratique, comme c'est le cas pour les groupes engagés dans une redéfinition du littéraire (GOMEZ-MEJIA ; CANDEL, 2009).

Le dispositif micro-documentaire présente un certain nombre de propriétés particulièrement adaptées à cette prétention qui expliquent, non que tel outil-marque ait « pris » plutôt qu'un autre (beaucoup de tentatives ont échoué et il est très difficile de savoir pourquoi) mais pourquoi ce type de dispositif avait plus de chance que d'autres de devenir un tel standard hégémonique de fait.

D'abord, l'extrême commodité d'une panoplie constituée de formes minimales « sous la main » autorise une polyvalence sans précédent des productions documentaires. On s'écarte du modèle « stratégique » des professions de la communication, où l'on se emploie à faire coïncider autant que possible une visée, un genre, un type de discours. Au contraire, ici, ce qui alimente le flux constant de l'attention et de l'inscription, c'est la plasticité des formes, qui peuvent basculer de l'espace du savoir à ceux du témoignage privé et de l'échange marchand. Ici encore, ce processus n'est pas né avec les « réseaux sociaux » mais s'était déjà affirmé sur les portails d'information locale qui, à la différence des sites d'institutions, jouaient déjà sur le basculement constant des discours entre rencontre amicale, démarche culturelle, transaction commerciale. Les acteurs marchands désireux d'intervenir dans les espaces quotidiens de l'échange sans afficher une démarche publicitaire (BERTHELOT-GUIET ; DE MONTEY, 2009), soucieux d'exploiter le « courage informationnel » (MOEGLIN, 2007) fondé sur les informations livrées par les internautes ou occupés à repérer le « risque d'opinion » (BEAUDOIN, 2001) trouvent dans ce type d'espace plastique une latitude d'action particulière.

D'autre part, le resserrement de l'énonciation sur des gestes minimaux (collecter, transmettre, signaler, étiqueter) favorise puissamment la croissance des flux d'échange, qui est l'une des difficultés majeures de l'internet participatif, le « web 2.0 ». L'économie de la trivialité repose sur la participation des internautes qui permet d'obtenir des « contenus » non rémunérés, suscite la préconisation, capte le souci de contact. La logique du « conatus discursif » (CANDEL, 2007) qui pousse chacun à écrire quelque

chose de soi lui est indispensable. Mais la première génération des blogs et l'expérience des forums et plates-formes d'écriture collaborative n'ont pas débouché sur une pratique sociale étendue et durable parce qu'entretenir une production documentaire originale demande à la fois du talent et un considérable investissement (REBILLARD, 2007). À cet égard, le fait de fournir des panoplies de formes micro-documentaires et de solliciter grâce à cela des énonciations minimales (expression laconique, transfert du déjà écrit, captations furtives) permet de déployer un espace de présence sociale fourni et divers. Une forme sociale de la surveillance mutuelle, qui tend à se généraliser dans les espaces médiatiques (AIM, 2004), confère de l'intérêt à la singularité des gestes quotidiens, aussi pauvres ou récurrents soient-ils, s'ils sont dynamisés par un contexte vivant.

Enfin, une analyse des formes les plus récurrentes montre que la désignation d'événements, de spectacles et de produits – geste de préconisation minimal rendu possible par la commodité du lien et l'offre constante d'outils d'appréhension immédiate – assure la circulation des pratiques et attachements entre le flux permanent de la communication sociale et l'espace des industries culturelles du spectacle, du loisir et des produits de marque.

Cette construction, qui redistribue et emboîte les niveaux de pertinence du média, du texte et du document selon une logique contextuelle, individualisée, fragmentée et marquée par la proximité du geste, est donc l'un des avatars du projet de rationalisation et d'optimisation du potentiel communicationnel des médias informatisés. Elle entre en concurrence avec d'autres expériences comme la visée panoramique des portails, encyclopédies et cartographies (FELON ; JEANNERET, 2010). Le réseau social relève, quand à lui, de la figure du labyrinthe, qui se caractérise par le fait que l'expérience y est toujours cantonnée dans un espace singulier et proscriit toute vision synchrétique. Les murs de *posts* et les fils de « syndication de contenus » offrent à la vue des écrans disparates, constellés d'une foule d'éléments en mouvement, que personne ne lit entièrement mais dans lesquels chacun est censé, là où il est et avec le contexte qu'il se donne, attraper, comme l'oiseleur du *Théâtre*, la collection de ses idées sur le monde.

C'est, pour finir, l'incarnation d'une économie particulière des écritures elles-mêmes. Michel de Certeau a proposé une antithèse célèbre entre stratégie et tactique (DE CERTEAU, 1980) qui a montré toute sa fécondité à propos des

premiers développements des « technologies de l'information » et a pu être, à ce titre, sans cesse reprise et actualisée par les études d'usage. Selon cette « économie scripturaire », l'écriture exprime la maîtrise d'un espace propre, tandis que la lecture, figure par excellence de l'usage, joue avec les marges et bracoine. Ce partage binaire est difficile à défendre dans le contexte des dispositifs ici étudiés, qui la encore radicalisent le processus de délégation d'énonciation engagé par les sites participatifs. Les médias informatisés ont fait basculer dans l'écrit une masse considérable de pratiques qui jusque là ne dominaient pas lieu à inscription. Dans ce contexte, il n'est pas rare que l'industrie soit à son tour du côté de la tactique, en donnant à ce terme son double sens politique et topologique. Beaucoup de modèles de développement des outils-marques reposent sur le fait de jouer avec la dimension créative des usages, d'en récupérer la dynamique pour l'instrumenter tout en assurant l'occupation des espaces de la lecture, de l'écriture et de l'attention. Un art, en somme, de disposer les formes pour disposer des contenus.

Replacés dans une histoire longue des industries de la culture et de la communication, les « réseaux sociaux » apparaissent donc comme l'une des multiples stratégies déployées par les acteurs pour créer de la valeur avec les médias informatisés, dans un univers où les prétentions communicationnelles et les modèles d'affaires font l'objet de tâtonnements constants. En associant de façon particulièrement aisée et compacte la réquisition (l'obligation de figurer dans cet espace) et la panoplie (un appareillage complet de gestes documentaires et relationnels minimaux), c'est-à-dire en nouant le *devoir-faire* et le *pouvoir-faire* dans une proximité et une facilité inédites, les « réseaux sociaux » offrent une formule viable – du moins aussi longtemps que l'aisance ne se retournera pas en ennui.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'on puisse faire des lectures très contrastées de la nature des transformations engagées par le succès des dispositifs micro-documentaires en tant que figure actuelle des « réseaux sociaux ». On peut tout aussi bien les analyser comme l'invention d'un nouveau sujet de la communication à partir de ses pratiques documentaires (ROJAS, 2009), comme un espace de socialisation qui fonctionne en écho avec l'échange ordinaire (GIACCARDI, 2010), comme le déploiement d'une figure de l'usager acif d'une industrie du contenu (BOUQUILLION ; MATTHEWS, 2010), comme un espace où les acteurs marchands peuvent avancer masqués par le paravent de la « conversation » (PATRINLE-

CLERE, 2011) ou comme la production de traces mémorielles nécessitant une politique et une vigilance spécifiques (MERZEAU, 2009). Pour résumer, le lien entre une certaine logistique de l'écriture, liée aux disciplines de l'archive instrumentées et exploitées, et un certain style de représentation de l'individu et de son appartenance engendre un « face-book » « un livre de visages » en ligne : ainsi pourrait-on traduire le titre que s'est choisi ce dispositif de communication, tout entier défini par une mise en circulation logistique des images individuelles » (WRONA, 2012, p. 383). Toutes ces interprétations ont leur pertinence car le premier mot du capitalisme est qu'il n'y a pas de valeur d'échange sans valeur d'usage – et pourrait-on ajouter aujourd'hui, que l'échange ne fait valeur que par l'usage.

4. Une mise en question de la posture de recherche⁴

Cette situation suggère un dernier regard, qui concerne la façon dont l'innovation dans les dispositifs affecte les conditions du travail d'observation et de recherche – et en particulier le sens qu'on peut donner à une posture analytique et critique, par rapport à l'engagement, voire à l'enrôlement, dans le projet de transformation sociale évoqué plus haut.

Les analyses ci-dessus poussent à porter attention à la fois aux dispositifs, aux pratiques et aux représentations. Comprendre par exemple comment le désir d'écriture est fomenté dans les « sites participatifs » (CANDEL, 2007) ou comment la construction des identités se trouve appuyée par une panoplie de médiations (GOMEZ-MEJIA, 2011) suppose à la fois de mettre à distance les catégories promotionnelles pour éviter l'instrumentation des études et de prendre au sérieux la communication (LE MAREC, 2004).

Pourant ce tour de pensée étroit et reste minoritaire. Pour le comprendre, il faut examiner la façon dont la recherche est produite et diffusée. L'obligation de financer l'activité oblige à (se) soumettre à des appels et à concourir pour des labels qui imposent le recours aux « sociétés de l'information », « vie numérique » et autres « médias sociaux ». D'autre part, l'obsolescence constante des objets et le culte de l'accélération (ROSA, 2010) tendent à traduire un acte de jugement (la critique comme exercice public de la raison) en un diagnostic de performance (la critique comme retard et immobilisme). Dans un monde menacé d'être en retard sur lui-même, la critique relève de l'*après-coup*.

Plus profondément, le design informatique accentue trois tendances plus anciennes, la chosification des usages, l'implication des chercheurs dans la communication et les liens entre recherche et industrie, ce qui suscite peu à peu une injonction d'implication dans le design lui-même. Comme les programmes fixent de plus en plus des normes culturelles et politiques, beaucoup de chercheurs militants estiment qu'au lieu de critiquer ces constructions après coup, les sciences sociales doivent intervenir dans la conception des dispositifs. Cette position, fondée sur une conception pragmatique du politique, conduit le chercheur à être embarqué dans la création des dispositifs, par exemple pour définir un « design orienté société » (REIDER, 2006). D'autre part, comme le propre des outils-marques est d'intégrer les usages comme le moteur même de l'industrialisation de la communication, les conditions d'observation se déplacent radicalement. La définition de ces dispositifs comme des lieux de « communauté » et de « rencontre » engage chez le chercheur l'exposition de soi. Comme la posture de l'observateur non participant (*lurker*) est stigmatisée, le chercheur doit se rendre visible, se médiatiser. La force de la réquisition introduit vite une spirale vertigineuse entre le fait de prendre les réseaux sociaux pour objet d'analyse, le fait d'y produire une figure publique du chercheur-blogueur et le fait de reconnaître dans son propre rayonnement médiatique (le « buzz ») la mesure de son influence intellectuelle. Un pas de plus, et on en vient à la stigmatisation de la critique. Le nouveau rôle des intellectuels serait de participer à la libération générale de la « parole ». Discours qui peut mener à une remise en cause des sciences humaines elles-mêmes : face à cette culture participative « toute critique devient impossible, car ce serait la critique de la démocratie [...] La participation des usagers conduit en fait à évacuer toute dimension critique puisque les usagers sont supposément au cœur de la production industrielle et que celle-ci s'effectue en fonction de leurs goûts et de leurs intérêts » (BOUQUILLION ; MATTHEWS, 2010 : 119).

D'une certaine façon, ce n'est qu'une intensification des tensions qui traversent de longue date la notion même d'usage, née au sein d'une approche critique des servitudes et impliquée dans la quête de l'acceptabilité sociale. « Aujourd'hui, écrivait déjà il y a une dizaine d'années Joelle Le Marec, une partie des études d'usage se déploie dans un autre contexte : elles font l'objet de commandes prioritaires, dans le cadre politique de 'la société de l'information', pour soutenir le développement du marché des technologies,

en situation paradoxale de contribuer au renforcement d'un ancrage politique de la recherche qui est en rupture avec la perspective théorique qui les fonde » (LE MAREC, 2003 : 142).

Dans ces conditions, la nouvelle économie scripturaire décrite plus haut, faite d'écritures enchâssées, d'outils puissants et de productions plurielles, nous confronte à un mouvement contradictoire complexe à démêler : d'un côté, des scripteurs dont l'identité est de plus en plus hétérogène accèdent à l'écriture publique et s'approprient les techniques de médiatisation ; de l'autre, ces discours se coulent dans des formats textuels qui imposent un matériel écrit de plus en plus pauvre dans ses inventions formelles. Ce sont donc les mêmes outils qui nous fournissent de nouvelles capacités d'expression et qui nous rendent dépendants de formes de plus en plus normalisées.

Cela entraîne une redéfinition des pouvoirs et surtout une nouvelle charge de lucidité pour discerner ces derniers. Si, d'un côté, les usages sociaux deviennent le moteur visible des échanges, la maîtrise sur la structure même de ces échanges, de leurs formats et de leurs cheminements logistiques définit une nouvelle forme d'industrie hyperpuissante mais difficile à repérer derrière le primat apparent de l'échange entre les auteurs et les lecteurs. Ce pouvoir tire sa force capitalistique du fait de vendre, non pas un « temps de cerveau disponible » mais un lieu d'exposition massive. Les outils-marques et les dispositifs micro-documentaires sortent gagnants de ce processus : ce sont à la fois des géants économiques et des caisses de résonance de l'activité communicationnelle ordinaire. C'est en tant que dispositif de logistique documentaire industrialisé conduisant à échanger des « fragments d'identité » (TARDY ; DAVALLON, 2012) mais vécu comme un espace de rencontre que Facebook a conquis sa position privilégiée, au moins pour un temps, dans les pratiques sociales. Et c'est ce qui explique qu'il soit si difficile de critiquer cet outil omniprésent sans paraître critiquer la société elle-même.

Mieux comprendre ce jeu, c'est renouer avec le paradoxe constitutif du mythe, tel que Barthes l'avait parfaitement résumé en postface de ses *Mythologies*. « Nous voguons sans cesse entre l'objet et sa démythification, impuissants à rendre sa totalité ; car si nous pénétrons l'objet, nous le libérons mais le détruisons ; et si nous lui laissons son poids, nous le respectons, mais nous le restituons, encore mystifié » (BARTHES, 1956, p. 247). On ne peut mieux définir le dilemme de l'analyse des « réseaux sociaux ».

Notes

- ¹ Pour une analyse approfondie de ces dispositifs, cf. (GOMEZ-MEJIA, 2011).
² Viviane Couzinet cite ici (MEYRIAT, 1983).
³ Pour la notion, cf. la notion d'architecte (SOUCHIER, JEANNERET, 1999).
⁴ Ce paragraphe s'inspire d'une étude rédigée antérieurement : « En quoi un réseau est-il social ? Sur une situation critique des sciences humaines », à paraître, *Comunicazioni sociali*, 2012.

Références

- AIM, Olivier. Une télévision sous surveillance : enjeux du panoptisme dans les « dispositifs » de télé-réalité. *Communication & langages*, n. 141, p. 49-59, 2004.
- AIM, Olivier. La transparence rendue visible : médiations informatiques de l'écriture. *Communication & Langages*, n. 147, p. 31-45, 2006.
- BARTHES, Roland. *Mythologies*. Paris : Seuil, 1956.
- BEAUDOIN, Jean-Pierre. 2001. *Être à l'écarte du risque d'opinion*. Paris : Éditions d'Organisation, 2001.
- BERTHELOT, Pierre. Les médias magasins : du prétexte à l'implication. *Communication & Langages*, n. 146, p. 41-53, 2005.
- BONACCORSI, Julia. *Fantasmagories de l'écran* : pour une analyse visuelle de la textualité numérique, mémoire pour l'habilitation à diriger les recherches. Paris : Université Paris Sorbonne, 2012.
- BOUQUILLON, Philippe ; MATTHEWS, Jacob. *Le web collaboratif : mutations des industries de la culture et de la communication*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 2010.
- CANDEL, Étienne. Autoriser une pratique, légitimer une écriture, composer une culture : les conditions de possibilité d'une critique littéraire participative sur internet. 2007. Thèse. Université Paris Sorbonne, Paris, 2007.
- CANDEL, Étienne ; JEANNE-PERRIER, Valérie. Les blogs de peu et la politique ordinaire. *Communication & Langages*, n. 151, p. 49-64, 2007.
- CANDEL, Étienne ; JEANNE-PERRIER, Valérie ; SOUCHIER, Emmanuel. Petites formes, grands dessins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures. In: DAVALLON, J. (Dir.). *L'économie des écritures sur le web*. Paris : Hermès, 2012, p. 135-157.
- CHEVALIER, Yves. *Système d'information et gouvernance : technicité et démocratie à l'université*. (Belgique) - Cortil-Wodon : EME, 2008.
- COUZINET, Viviane. (Dir.). *Dispositifs info-communicationnels : questions de médiations documentaires*. Paris : Hermès-Lavoisier, 2009.
- COUZINET, Viviane ; COUBIÈRES, Caroline. (Dir.). *Médiations et hybridations : CONSTRUCTION SOCIALE DES SAVOIRS ET DE*

- L'INFORMATION, 2., 2011, Toulouse. *Annales... Toulouse*: LERASS, 2011.
- DAVALLON, Jean. Objet concret, objet scientifique, objet de recherche. *Hermès*, n.38, p. 30-37, 2004.
- DE CERTEAU, Michel. *L'invention du quotidien. Vol. 1 : Arts de faire*. Paris : Folio essais, 1980.
- DOUEIHI, Miled. *La grande conversion numérique*. Paris : Éditions du Seuil, 2008.
- DUJARIER, Marie-Anne. *Le travail du consommateur : de McDo à eBay, comment nous coproduisons ce que nous achetons*. Paris : La Découverte, 2008.
- FLON, Émile ; JEANNERET, Yves. La notion de schème organisateur, outil d'analyse sémiopragmatique des écrits d'écran. *Revue des Interactions Humaines Médiatisées (RIHM)*, v. 11, n.1, p. 3-33, 2010.
- GIACCARDI, Chiara. (Dir.). *Abitanti della rete : giovani, relazioni e affetti nell'epoca digitale*. Milan : Vita e Pensiero, 2010.
- GOMEZ-MEJIA, Gustavo. 2011. « De l'industrie culturelle aux fabriques de soi ? Enjeux identitaires des productions culturelles sur le web contemporain ». Thèse, Université Paris Sorbonne.
- GOMEZ-MEJIA, Gustavo ; CANDEL, Étienne. Liréatures de salon : des « régimes sociaux » du littéraire dans les « réseaux en ligne ». In : *Hypercontextes et hypermédiats, produits, outils et méthodes : rétrospective et perspectives*, Actes de la conférence HPTW'09, p. 205-218. Paris : Hermès-Lavoisier, 2009.
- JEANNE-PERRIER, Valérie. Parler de la télévision sur Twitter : une réception oblique à partir d'une conversation numérique ? *Communication & Langages*, n° 166, p. 127-147, 2011.
- JEANNE-PERRIER, Valérie. Les journalistes stratèges du web, *Journal de l'étude : Journalisme, recommandation et prescription culturelles sur le web*. Lyon, 31 mai 2012
- Labelle, Sarah. *Société de l'information* : à décrypter ! *Communication & Langages*, n. 127, p. 65-79, 2001.
- LABELLE, Sarah. *La ville inscrite dans « la société de l'information »* : formes d'investissement d'un objet symbolique. 2007. Thèse, Université Paris 4 (Celsa), Paris, 2007.
- LABELLE, Sarah. 2011. "La société de l'information" : Formule, récit et réquisition ». In : CHOUTEAU, M. ; NGUYEN, C. (Dir.). *Misses en récit de la technique*. Paris: Editions des Archives Contemporaines, p. 33-44.
- LE MAREC, Joelle. *Ce que le « terrain » fait aux concepts* : vers une théorie des composites, mémoire pour l'habilitation à diriger les recherches, Université Paris 7, 2002

LE MAREC, Joelle. Usages : pratiques de recherche et théorie des pratiques. *Hermès*, n. 38, p. 141-147, 2004.

MARIN, Louis. *Le portrait du roi*. Paris : Éditions de Minuit, 1981.

MARTELETO, Regina ; THIESEN, Ideia. (Dir.) *MEDIATION ET USAGES DES SAVOIRS ET DE L'INFORMATION : UN DIALOGUE FRANCE-BRESIL*, 1, 2008, de Janeiro. *Anais...* Rio de Janeiro: Rede MUSSI, 2008.

MERZEAU, Louise. Du signe à la trace, ou l'information sur mesure. *Hermès*, n. 53, p. 23-29, 2009.

MEYRAT, Jean. De la science de l'information aux métiers de l'information. *Schéma et Schématisation*, n. 19, p. 65-74, 1983.

MOEGLIN, Pierre. Des modèles socio-économiques en mutation. In : BOUQUILLON, Philippe ; COMBES, Yolande (Dir.). *Les industries de la culture et de la communication en mutation*. Paris : L'Harmattan, 2007, p. 151-162.

PATRIN-LECLERE, Valérie. (Dir.). Tour peur-il être média ? *Communication & Langages*, n. 146, 2005.

PATRIN-LECLERE, Valérie. (Dir.). La communication revisitée par la conversation. *Communication & Langages*, n. 169, 2011.

REBILLARD, Franck. *Le web 2.0 en perspective : une analyse socio-économique de l'internet*. Paris : L'Harmattan, 2007.

RIEDER, Bernhard. *Métatechnologies et délégation : pour un design orienté-société dans l'ère du web 2.0*. 2006. Thèse, Université Paris 8, Paris, 2006.

ROJAS, Estrella. 2009. E-mobilité documentaire & web 2.0 : une étude des pratiques sur Facebook. In : COLLOQUE MEDIAS : ENTRE COMMUNAUTÉS ET MOBILITÉ, 9, 2009, Aix-en-Provence. *Anais*. Aix-en-Provence : Université Paul Cézanne, décembre 2009.

ROSA, Hamur. *Accélération : une critique sociale du temps*. Paris : La Découverte, 2010 [2005].

SOUCHIER, Emmanuel. L'écrit d'écran : pratiques d'écriture et informatique. *Communication & Langages*, n. 107, p. 105-119, 1996.

SOUCHIER, Emmanuel. 1998. « L'image du texte : pour une théorie de l'énonciation éditoriale ». *Cahiers de médiologie*, n°6, p. 137-145.

SOUCHIER, Emmanuel ; JEANNERET, Yves. Pour une poétique de l'écrit d'écran. *Xoana*, n. 6, p. 97-107, 1999.

SOUCHIER, Emmanuel ; JEANNERET, Yves ; LE MAREC, Joelle. (Dir.). *Lire, écriture, réécriture : objets, signes et pratiques des médias informatisés*. Paris : Éditions de la BPI, 2003.

TARDY, Cécile ; DAVALLON, Jean. La constitution de corpus d'identités entre

calcul et témoignage. In : DAVALLON, J., (Dir.). *Économie des écritures sur le web*. Paris : Hermès, p. 203-247, 2012.

TISSERON, Serge. *L'intimité surexposée*. Paris : Ramsay, 2011.

WRONA, Adeline. *Face au portrait*. De Sainre-Beuve à Facebook Paris : Hermann, 2012.

ZINNA, Alessandro. *Le Interfaccia degli oggetti di scrittura*. Roma : Melulmi, 2004.